

chargeant par la culasse et de tous les calibres connus. Les grues avec lesquelles on frisse les obus, les instruments qui servent à fabriquer ces terribles engins, etc., sont également exposés.

La Russie, en sa qualité de puissance colosse, nous montre un canon colossal et qui a même 1 centimètre de plus de diamètre que celui du canon prussien dont nous venons de parler.

Il va sans dire que tous les systèmes connus de fusils à tir rapide figurent à cette exposition peu pacifique. C'est un contraste assez piquant pour un esprit philosophique que de voir, à côté des magnifiques développements de l'industrie destinée au bonheur des peuples, ces inventions sataniques qui n'ont d'autre but que la mort et la destruction.

Mais si la Prusse l'emporte dans cette spécialité de l'industrie destructive, il faut bien reconnaître que, dans le champ des victoires pacifiques, la palme revient à la France. Malgré ses malheurs et ses désastres, c'est encore elle qui, pour le goût et le fini du travail, l'ingéniosité, marche à la tête des autres nations. Aucune exposition ne peut rivaliser avec celle de son ébénisterie, de ses ameublements, de ses bronzes, de ses lustres, de son argenterie, de ses bijoux, de ses jouets d'enfants, de sa broserie, de sa broderie, de sa pelletterie, de sa cordonnerie, de ses vêtements, etc., etc.

L'art industriel parisien est brillamment représenté à Vienne par la maison Barbédienne. Et quand nous disons "art industriel," nous sacrifions la vérité à l'habitude, car la plupart des objets qu'on rencontre dans les monumentales vitrines de cet exposant sont d'incontestables œuvres d'art, à commencer par la porte d'entrée, qui n'est autre que celle de Ghiberti, du baptistère de Florence. Jamais avant Barbédienne, une fortune médiocre n'aurait osé rêver la possession des chefs-d'œuvre de l'art antique et moderne, reproduction exacte, mathématique des originaux. Aujourd'hui ce beau rêve peut se réaliser.

C'est encore de l'art que cette joaillerie française si universellement appréciée. Elle n'a certainement pas déchu depuis les merveilleux artistes de la renaissance. Peut-on imaginer un objet plus gracieux, plus fin, plus léger dans son éblouissante splendeur que cet oiseau de paradis, exposé par M. Rouvenat ? Ah oui ! c'est bien un oiseau de paradis, car il a des ailes en diamant, une queue de diamant et un bec de diamant, et il est posé sur une branche flexible de diamant... C'est un oiseau à faire rêver le schah de Perse. Que dirai-je des paons de MM. Mellerio, dont les yeux, sur les ailes, sont faits avec de gros diamants ?

À côté de ces spécimens de la faune des gemmes, M. Atterbourg expose une flore digne de lui faire pendant : des fleurs de perles, d'émeraudes, de rubis, qui ont toute la grâce et la légèreté des fleurs naturelles, et que la bergère de Boileau préférerait certainement, pour orner sa tête, au "bel ornement cueilli en un champ voisin."

Quant aux fleurs artificielles proprement dites, la bergère en question les confondrait certainement avec celles qui croissent en pleine terre. Les fleuristes parisiens ont poussé jusqu'aux dernières limites, je crois, le perfectionnement de cette industrie artistique, dont l'origine est beaucoup plus ancienne qu'on ne le suppose